Document généré le 25 avr. 2024 12:26

Liberté

Éloge de l'anonyme

Dumitru Tsepeneag

Volume 16, numéro 4 (94), juillet–août 1974

Écrivains de Roumanie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31449ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Tsepeneag, D. (1974). Éloge de l'anonyme. *Liberté*, *16*(4), 9–10.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Eloge de l'anonyme

« Ce vice impuni, la lecture » . . . Ce vice encouragé, voire même institutionnel, et pour lequel une catégorie socio-professionnelle est apparue : les écrivains, c'est-à-dire ceux qui ont le talent nécessaire pour créer l'objet de la lecture, le livre. Avoir du talent signifie, à mon sens, avoir le courage de l'orgueil et du désespoir, mais aussi être tant soit peu exhibitionniste. L'orgueil de se juger créateur, Auteur, le désespoir de savoir qu'une création ne peut être absolue, qu'elle demeurera un simulacre, et l'exhibitionnisme de laisser transparaître cet orgueil et ce désespoir.

Il semblerait que la seule justification sociale réelle d'un écrivain consiste à établir un dialogue avec le lecteur. Peu importe la nature de ce dialogue. Celui qui écrit sait donner l'impression qu'il a un message à communiquer et celui qui lit laisse entendre qu'il en a besoin. Hypocrite lecteur ! . . . Mais alors la lecture n'est plus un vice, elle est une nécessité, un moyen de combattre la solitude, un dialogue à distance. Même si ce dialogue n'est pas possible d'une manière absolue, même si, entre l'auteur et le lecteur, se dresse, insidieuse, trompeuse, prétendant à l'autonomie — l'oeuvre. Le lecteur ne trouve devant lui qu'un homoncule, une créature artificielle. Et là commence le vice ou, si vous préférez, la sainteté. Du moment que les choses en sont là (je n'énumérerai pas les autres vices des sociétés modernes), il n'y a plus rien à faire. Bien plus, c'est, d'une certaine façon, la seule solution. Car le lecteur, en vivant à l'intérieur de cette illusion créée par ce qu'il lit, est libre, consolé par la fiction, il est heureux. La lecture l'emporte dans un territoire superposé où disparaît le sentiment de la mort qui le harcèle ici, dans le monde quotidien. La lecture annule la mort, la peur. La lecture a rendu don Quichotte immortel. Don Quichotte qui était un

lecteur passionné, un vicieux, à la vérité un saint. C'est pour défier ceux qui le croyaient fou qu'il a revêtu son armure rouillée et s'est coiffé de sa bassine. Ainsi, de lecteur il est devenu personnage : il a perdu son anonymat et sa liberté, mais il a avéré son immortalité.

Voilà où réside la supériorité du lecteur : dans sa virtualité permanente. Mortel, comme tout créateur, était Cervantès, car lui, l'Auteur, est condamné à rester dehors, sur la couverture du livre, comme Dieu aux portes de la Création, châtié pour la démesure de son orgueuil. Tout créateur est un suicidaire, un simple nom sans chair ni sang. Un homme vidé, transformé en Job parce qu'il voulait établir le dialogue qui l'aurait justifié socialement. Son monde et ses personnages appartiennent désormais au lecteur ; au lecteur appartiennent les idées, ces spectres plus consistants que la réalité quotidienne. L'auteur disparaît — seul son nom demeure —, le personnage résiste au temps, mais il est privé de liberté, esclave d'un dieu mort. Le lecteur seulement est libre, et en même temps immortel, lui seulement, l'anonyme, le pauvre, le bienheureux qui peut se rendre à sa guise *là-bas,* dans le monde du livre, justement parce qu'il n'a pas de monde à lui. Il n'est pas un individu, lui, il est une catégorie, un terme immuable. Il ne subit pas l'individuation à laquelle, par orgueil, s'est condamné l'écrivain.

Pour celui-ci, la lecture pourrait être cependant un moyen d'échapper au piège de sa propre création, à la solitude où il se trouve. Je lis moins par curiosité que par une discipline de l'humilité, pour essayer de parvenir de cette manière, en dépit de l'oeuvre si souvent trompeuse et toujours parricide, à mon semblable qui est resté dehors, sur la couverture. C'est une tentative de solidarité avec cet être aussi hypocrite et désespéré que moi, aussi peu libre et aussi mortel ; une rencontre au-delà des corps lourds et imparfaits des livres, dans un espace pur, uniquement habité par les âmes de ces derniers.

Mais j'en connais l'inutilité, car je demeure lié à mes obsessions, car je ne suis pas un vrai lecteur, un pur, un pauvre bienheureux qui peut se faufiler d'un monde dans l'autre en souriant.

DUMITRU TSEPENEAG